

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

REDACTEUR: 323 rue de Carteret. BUREAU: 323 rue de Carteret.

Publié les petites annonces de DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. qui se soldent au prix réduit de 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE ANNONCE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 juillet 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

LA DEFENSE

DE LA Vallée du Mississipi

Le général Albert Estopinal a présenté hier à la Chambre des Représentants un projet de loi tendant à la création d'une commission d'enquête sur les dépenses de la navigation des navires à fort tonnage, deux des bouches de ce fleuve, et qu'il y a établi une base navale, non loin de la ville du Croissant, base manie d'un dock flottant et d'une cale sèche dont il n'est pas fait usage.

La résolution a été soumise à la considération de la Commission des Affaires navales. On prête au rapporteur de la Commission des Dépenses du Département de la marine, l'intention de demander aux officiers de ce Département, si l'occasion lui en est donnée, la raison pour laquelle il n'a point fait aucune allocation en faveur des chantiers de marine de la Nouvelle-Orléans et de Pensacola, les mettant ainsi hors d'état de rendre les services qu'on serait en droit d'en attendre des navires leur venant de la mer des Caraïbes ou du Golfe du Mexique.

Le Général Estopinal a demandé au Secrétaire Winthrop quelle disposition avait été faite de mémoire envoyé à son Département par le maire Behrman protestant contre la suppression de la Station navale de

la Nouvelle-Orléans. M. Winthrop a répondu que l'ordre n'a pas été donné de fermer la dite station et ne serait probablement pas donné pour l'excellente raison qu'on en aura besoin.

"SECRETS DE COULISSES"

Chronique parissienne.

M. Schürmann, le grand impresario, a promis à travers les deux mondes toutes nos illustrations théâtrales. Il publie ses souvenirs. C'est un livre agréable, plein d'anecdotes amusantes et de révélations imprévues.

Celle-ci d'abord: l'auteur a écrit son volume. C'est que les journaux, maintenant, lui laissent les loisirs. Elles deviennent de plus en plus difficiles, par la pénurie d'étoiles jeunes, et la faiblesse de la fidélité des critiques parisiens. Attaché à des intrigues qui ont charmé sa jeunesse, le Tout Paris des premières ne s'aperçoit pas que ces artistes ont vieilli avec lui; il veut toujours les applaudir; mais l'étranger n'a pas ces touchantes raisons de montrer de l'enthousiasme et le public parisien lui-même, le vrai public, celui qui paye sa place aux représentations ordinaires, délaisse aussi le théâtre pour le café-concert où, à défaut de grand art, on lui donne au moins de jeunes artistes.

Autre révélation. Nous avions toujours cru que les Etats-Unis étaient l'Eldorado des étoiles voyageuses. M. Schürmann, mieux renseigné que personne, affirme qu'une tournée dans ce pays est un désastre certain pour tous les comédiens qui ne jouent pas en anglais. Il n'y a d'exceptions que pour Mme Sarah Bernhardt et pour Mme Duse. Leur renommée est telle que tout Américain veut dire: "Je les ai vues". Mais les autres, tous les autres, l'impresario nomme les plus grands artistes—ont joué devant des banquettes vides. Ajoutez qu'en dépit des traités, les directeurs de la-bas ne se gênent point pour fermer leurs théâtres, dès qu'une pièce ne fait pas d'argent. Les pertes se sont chiffées par millions de francs.

C'est encore de la vieille Europe que M. Schürmann garde les meilleurs souvenirs. Il a connu toutes les têtes couronnées, et il n'a eu qu'à se louer de ces hautes relations. En 1883, arrivant à Madrid, il apprend que le directeur du Théâtre Apollo a levé le pied, emportant toute la recette: 32,000 fr. de location. M. Schürmann aurait pu invoquer le cas de force majeure. Très galamment, il joue gratis.

Pendant un entr'acte, le roi Alphonse XII le mande dans sa loge: "C'est la première fois, lui dit-il, qu'un impresario est volé par un directeur. Nous voyons plus souvent le contraire. Acceptez ceci, Monsieur, et dites avec un roi de France: "Tout est perdu, hors l'honneur." En même temps il détachait de son habit la rosette de l'Ordre d'Isabelle la Catholique. Le spectacle fini, en montant en voiture, le roi lui dit encore: "Mon pauvre Schürmann, "Serge Panine" ne m'a guère amusé; j'avouerai même qu'il m'a fort embêté." ("sic"); mais vous avez perdu tant d'argent que je viendrais tous les soirs au théâtre." M. Schürmann n'a jamais oublié cette bonté royale. Aussi, l'année suivante, arriva-t-il: "Vive le roi!" quand Alphonse XII traversa Paris, revenant de Berlin.

"Vous connaissez-vous en musique?" demandait à l'impresario don Luiz, roi de Portugal. "Un peu, sire.—Eh! bien, venez demain au palais et soyez franc!" Le lendemain, au bout d'un cou-

loir, M. Schürmann distingué des accords gémissants: Une portière se soulève et que voit-il? Le roi, le roi lui-même, assis seul au milieu d'un immense salon, derrière un violoncelle, et riant, à grands coups d'archet, des variations sur le "Carnaval de Venise". Vintrent ensuite le "Mistère" du "Trouvère", "Ah! vous diriez, mannan", et pour finir "Au clair de la lune". "Eh! bien", demanda le roi qui suait à grosses gouttes.—Sire, déclara Schürmann, si vous n'étiez le roi du Portugal, je vous ennuierais à travers le monde et nous ferions des affaires d'or. Vous êtes le roi du violoncelle.—Et vous, s'écria alors Sa Majesté radieuse, vous êtes commandeur de l'ordre du Christ!

L'empereur d'Autriche aime peu le théâtre. Il ne s'est dérangé que pour Mme Sarah Bernhardt et pour Mme Patti. Encore celle-ci l'a-t-elle bien mal remercié de cette rare faveur. Comme François-Joseph exprimait le désir d'entendre un air de plus: "Qu'il chante pour moi samedi, et je chanterai pour lui ce soir", répondit l'illustre cantatrice qui voulait se ménager pour un autre concert.

A Copenhague, en 1886, avant le lever de la toile, l'impresario causait sur la scène avec un vieux monsieur, aimable et inconnu: "Schürmann, lui cria Mme Judith: avez-vous les mains libres?" vous pourriez me rendre un petit service. M. Schürmann confie son claque au vieux monsieur. Quand il revient, le causeur n'est plus là, mais le gibus est aux mains d'un homme beaucoup plus jeune qui lui jette en grognant: "Une autre fois, sachez à qui vous parlez. C'est au roi, monsieur, au roi que vous avez repassé ce chapeau!"

Heureusement, la bonhomie de la cour danoise la rend fort indulgente pour ces sortes d'incidents. M. Schürmann raconte qu'un jour de pluie, un maraicher, rentrant avec sa voiture vide, croise toute une bande d'hommes et de femmes, très simplement vêtus et trempés jusqu'aux os. On le hèle, il s'arrête, et consent à charger toute la troupe. En route, il interroge son voisin, un jeune homme: "Vous êtes du pays?" Parfaitement.—Vous habitez Fredensborg?—Oui.—Qu'est-ce que vous y faites?—Oh! pas grand-chose; je suis le prince héritier de Danemark.—Ah!... Et le vieux Monsieur?—C'est mon père, le roi Christian.—Parfait. Et les deux messieurs à barbe?—Ce sont mes deux beaux-frères, le tsar et le roi d'Angleterre.—De mieux en mieux. Et les deux autres?—Le plus âgé, c'est mon frère, le roi de Grèce, et l'autre, le prince de Suède.—Et moi, dit le paysan persuadé qu'on se payait de sa tête, vous ne savez pas mon nom? Eh! bien, ne le dites pas; moi, je suis M. Taft.

Un poète L'empereur Kia King, qui régnait sur la Chine au commencement du siècle dernier, faisait un vers. Des vice-consuls de France en Extrême-Orient a retrouvé de lui deux quatrains composés le 13 mars 1804 à l'occasion de la fête de "l'Éléphantose littéraire", qu'on célèbre chaque année à Pékin, en grande pompe à la "dixième lune"; et il a en la flatteuse pensée d'envoyer ces deux quatrains à M. Fallières, qui, lui aussi, écrit au M. de la cour, ou le sait, et rime agréablement dans la langue de Jamain.

Les quatrains de Kia King sont peints, de l'impériale main, sur une bande de taffetas jaune

déliéusement encadrée d'ornements chinois d'un joli style. Ils célèbrent les bienfaits de la paix et le charme de la poésie.

Mort de la naine Liarens.

Paris, 13 juillet. Haute de moins d'un mètre, avec une tête énorme sur un corps d'enfant maigre, la naine qui vient de mourir, à Orléans, n'était pas de ces gens dont on dit en les voyant qu'ils sont bâtis pour vivre cent ans!

Pourtant Maria Liarens avait dépassé cet âge vénérable. Elle était née en Espagne, à Torric, dans la province de Lérida. A une autre époque, son aspect difforme, sa taille exceptionnelle l'eussent peut-être désignée pour prendre rang parmi les bouffons de cour. Vêtaquez eût immortalisé son image comme celle du gnome que nous admirons au Louvre; mais les temps sont changés, et Maria Liarens aimait, non les rois, mais le peuple, la foule de braves gens qui se pressent, avides de curiosités, devant les baraques foraines.

En 1896, elle franchit les Pyrénées pour la première fois. A Perpignan, il lui fallut se soumettre aux formalités imposées aux étrangers errants. Le consul d'Espagne, dans cette ville, produisit, alors, un certificat établissant qu'elle était née en 1803. En vertu de cette tradition, l'âge auquel elle vient de mourir peut être considéré, à défaut de preuves contraires, comme absolument authentique.

La mort est venue la prendre, avant-hier soir, sans brutalité, dans la roulotte qu'elle habitait, 20, rue Klock, à Orléans, au milieu d'un campement de nomades, entourée de soins dévoués, par son petit neveu et sa petite-nièce, M. et Mme Aubais. Sa fin a été douce et ses yeux, qui avaient vu tant de choses, se sont clos à jamais dans le décor qu'elle avait aimé toute sa vie.

Académie française.

Au cours de la dernière séance de l'Académie, présidée par le marquis de Ségur, assisté de Mgr Duchesne, chancelier, et de M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel, l'Académie a décerné les prix suivants, pour les ouvrages cités après désignés:

- Prix Jules Duvivier (poésie): 750 francs à M. Jean Bonnerot, "Le Livre des Livres" (1904-1909); 750 francs à Mme Amélie Meunier, "Ombres Horizons"; Prix Arthon Desperonnes (poésie): 1,000 francs à M. Albert Girard, "La Gaîté des Dieux"; 500 francs à M. Michel Charles-Bernard, "L'Armada vaincue"; 500 francs à Mlle Emilie Arnal, "La Maison de gruit"; 500 francs à M. Léon Boquet, "Les Branches loyales"; 500 francs à M. Maxime Formont, "La Gloire de la Rose"; 500 francs à M. Louis Tharolle, "La Chanson des vieillies choses"; 500 francs à M. Charles Grandmougin, "Dernières Promesses"; 500 francs à M. Georges Gordon, "Le Chemin de la Vie"; 500 francs à M. Charles Grolleau, "L'Écho et la Myrthe"; Prix François Coppée (poésie): 500 francs à M. Henri Bouvet, "Le Royaume de la Terre"; 500 francs à M. André de Garbi, "Les Conquérants divins".

INCENDIE.

Hier matin un peu avant trois heures, un feu a été découvert dans un cottage rue Lopez 743, occupé par Philip Green. Les dommages ont été de peu d'importance.

LA QUESTION DU MAROC.

L'Angleterre ne tolérera pas l'établissement d'une base navale allemande sur la côte occidentale d'Afrique.

Londres, 26 juillet.—On admet à Londres que l'Allemagne, en raison de sa descende à Agadir, obtiendra probablement quelques compensations territoriales dans le Sud ou le Centre de l'Afrique, à condition qu'elle renonce à toute politique marocaine et qu'elle laisse à la France les côtes libres, mais la Grande-Bretagne est bien déterminée à ne pas tolérer l'établissement d'une base navale allemande sur un point quelconque de la côte occidentale d'Afrique, et fera le nécessaire pour l'empêcher.

Les grandes routes commerciales anglaises pour l'Amérique du Sud, l'Afrique du Sud, les Indes et l'Extrême Orient passent toutes à peu de distance d'Agadir, et des générations d'hommes d'état anglais ont toujours maintenu comme principe qu'autoriser une puissance hostile à s'établir sur le flanc de ces lignes de communication constituerait une menace vitale pour le pays.

L'Angleterre ne s'oppose pas à ce que la France accorde une compensation à l'Allemagne sous forme de rectification de la frontière qui sépare le Cameroun allemand du Congo français, à condition qu'aucune partie du littoral africain ne soit comprise dans ce marché.

On remarque depuis deux jours une activité prononcée au Foreign Office, et tout indique que la crise marocaine approche du stage aigu où une solution s'impose.

Le premier ministre, M. Asquith, le secrétaire des affaires étrangères, Sir Edward Grey et le Chancelier Lloyd-George, ont eu aujourd'hui une longue conférence à ce sujet, ce qui prouve l'unité des vues du cabinet; d'autre part le fait que Sir Francis Bertie, ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris et M. Paul Cambon, ambassadeur d'Angleterre à Londres ont été invités à assister à cette conférence prouve que l'entente Anglo-Française est aussi étroite que jamais dans la question marocaine.

Le roi Alphonse d'Espagne a fait aussi son entrée en scène aujourd'hui car à peine débarqué à Portsmouth, du yacht royal "Gairald", il est arrivé à Londres où il a eu une conférence avec Sir Edward Grey.

Le roi George reste à Londres et des messages circulent fréquemment entre le Palais de Buckingham et le Foreign Office. A moins d'une solution immédiate de l'impasse marocaine l'escadre anglaise de l'Atlantique se rendra à sa croisière annuelle sur les côtes de Norvège et regagnera probablement sa base de Gibraltar avant la fin de la semaine.

Le danger de complications internationales continue à retenir l'attention des cercles officiels et l'on y éprouve une tendance à renoncer pour le présent au grave conflit entre la Chambre des Lords et la Chambre des Communes, et à se serrer les coudes en présence de ce que l'on considère comme une agression allemande.

Il n'y a pas de doute que le roi et le cabinet ont fait appel aux leaders de l'opposition, leur recommandant d'éviter tout nouvel acte qui pourrait envenimer la lutte entre les partis, afin que le gouvernement puisse compter sur l'appui des deux Chambres.

LA QUESTION DU MAROC.

L'Angleterre ne tolérera pas l'établissement d'une base navale allemande sur la côte occidentale d'Afrique.

Londres, 26 juillet.—On admet à Londres que l'Allemagne, en raison de sa descende à Agadir, obtiendra probablement quelques compensations territoriales dans le Sud ou le Centre de l'Afrique, à condition qu'elle renonce à toute politique marocaine et qu'elle laisse à la France les côtes libres, mais la Grande-Bretagne est bien déterminée à ne pas tolérer l'établissement d'une base navale allemande sur un point quelconque de la côte occidentale d'Afrique, et fera le nécessaire pour l'empêcher.

Les grandes routes commerciales anglaises pour l'Amérique du Sud, l'Afrique du Sud, les Indes et l'Extrême Orient passent toutes à peu de distance d'Agadir, et des générations d'hommes d'état anglais ont toujours maintenu comme principe qu'autoriser une puissance hostile à s'établir sur le flanc de ces lignes de communication constituerait une menace vitale pour le pays.

L'Angleterre ne s'oppose pas à ce que la France accorde une compensation à l'Allemagne sous forme de rectification de la frontière qui sépare le Cameroun allemand du Congo français, à condition qu'aucune partie du littoral africain ne soit comprise dans ce marché.

On remarque depuis deux jours une activité prononcée au Foreign Office, et tout indique que la crise marocaine approche du stage aigu où une solution s'impose.

Le premier ministre, M. Asquith, le secrétaire des affaires étrangères, Sir Edward Grey et le Chancelier Lloyd-George, ont eu aujourd'hui une longue conférence à ce sujet, ce qui prouve l'unité des vues du cabinet; d'autre part le fait que Sir Francis Bertie, ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris et M. Paul Cambon, ambassadeur d'Angleterre à Londres ont été invités à assister à cette conférence prouve que l'entente Anglo-Française est aussi étroite que jamais dans la question marocaine.

Le roi Alphonse d'Espagne a fait aussi son entrée en scène aujourd'hui car à peine débarqué à Portsmouth, du yacht royal "Gairald", il est arrivé à Londres où il a eu une conférence avec Sir Edward Grey.

Le roi George reste à Londres et des messages circulent fréquemment entre le Palais de Buckingham et le Foreign Office. A moins d'une solution immédiate de l'impasse marocaine l'escadre anglaise de l'Atlantique se rendra à sa croisière annuelle sur les côtes de Norvège et regagnera probablement sa base de Gibraltar avant la fin de la semaine.

Le danger de complications internationales continue à retenir l'attention des cercles officiels et l'on y éprouve une tendance à renoncer pour le présent au grave conflit entre la Chambre des Lords et la Chambre des Communes, et à se serrer les coudes en présence de ce que l'on considère comme une agression allemande.

Il n'y a pas de doute que le roi et le cabinet ont fait appel aux leaders de l'opposition, leur recommandant d'éviter tout nouvel acte qui pourrait envenimer la lutte entre les partis, afin que le gouvernement puisse compter sur l'appui des deux Chambres.

prêt à ouvrir, un colossal huisier en grande livrée de gala, chaîne d'argent, décorations, épée, bicorne, attendait leur arrivée.

Il s'entre-tint de la haute prestance, ce costume, cette chaîne, ces médailles, les Africains du vieux Ménélick éblouis, se croyant en présence d'un grand personnage, se confondant en génuflexions, bapèrent le tapage, abimés de respect, portés à leurs lèvres les pans de son habit.

Très digne, croyant à un cérémonial spécial, obligé-tout dans le pays des "raz", le colosse se laissait faire, lorsque soudain le ministre intrigué par le bruit sortit de son salon, apparut en démocratie redingote, contemp-tueux une seconde cet imprévu spectacle, puis avec un sourire et dir lomatique sourit.

—Faites entrer messieurs les ambassadeurs, l'indiqua-t-il. Et d'une voix tonnante l'huisier annonça: —Le déjantatchi Koussa et suite, envoyé de S. M. l'empereur d'Ethiopie!

L'histoire ne dit pas si les ambassadeurs vêtus de peaux de bêtes embrassèrent les pans de la redingote du ministre, mais on nous croira sans peine lorsque nous ajouterons que ce fut une minute de saine et douce gaieté dans l'antichambre.

FORT ESPAGNOL.

Le Fort Espagnol est plus fréquenté le soir. On y jouit d'ailleurs d'une brise délicieuse en contemplant un spectacle intéressant et en écoutant de bonne musique.

Un programme entièrement nouveau sera donné à partir de dimanche soir.

ARRESTATION.

Charles Morreau, un voleur bien connu de la police, a été arrêté hier matin à l'angle des rues Lapeyroue et N. Roman par les agents de police Goudo et Sarbeck. Il a été écroué au poste du Père Froctot.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 Un an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois.

Pour le Mexique, la Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 Un an; \$7.50 6 mois; \$3.75 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 Un an; \$1.00 6 mois; \$0.50 3 mois.

Pour le Mexique, la Canada et l'Etranger \$2.50 Un an; \$1.25 6 mois; \$0.62 3 mois.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition paraît comprise dans notre édition hebdomadaire, nos abonnés y ont droit.

Les personnes qui veulent y souscrire doivent adresser nos mandats.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR ESPRANCE.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

No. 19. Commencé le 6 juillet 1911

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT

Par JEAN D'ALERIA

PREMIERE PARTIE

MICHEL & Cie

XIII

EN COUR D'ARRIVER

Et avec une force de conviction qu'il paraît en lui-même.

d'une parole simple et claire, le jeune maître démontre l'innocence de l'accusation, faisant remarquer des contradictions dans les affirmations d'Hector Michel, signalant ses hésitations, démontrant au contraire la bonne foi de son client.

S'adressant aux juges et aux jurés, le jeune maître dans un peroration s'écria en un soubresaut élan, bien capable d'entraîner les votes: —J'ose dire que vous vous trouvez, messieurs de la cour et messieurs les jurés, en présence d'une haine de race, noblesse et roture, ou pour mieux dire, de deux aristocraties rivales; celle de la naissance et celle de l'argent.

Depuis quelque temps, ces barrières s'apaisaient et ces deux palétoises, si bien faites pour engendrer de grandes choses tendent à se fondre par des unions auxquelles il faut le reconnaître, les vieilles familles sont moins hostiles que jadis.

Tel, tel, n'est pas le cas, pour le maître de mon client et pour celui d'autres habitants. Sur une des hautes séculaires auxquelles je viens de faire allusion est venue se greffer une haine de famille que je ne juge pas convenable de développer ici, mais sur laquelle vous êtes, messieurs, suffisamment édifiés. Pourquoi, dans cette occasion, une machévilique action, ordie dans un but inconscient, et que nous

révélera l'avenir, met-elle aux prises ces deux castes redevenues ennemies, prenant comme victime, offrant pour ainsi dire un holocauste au honnête homme qui, portant par sa naissance et son travail, participe de l'une et de l'autre, et dont vous saluez, j'en suis sûr, proclamer hautement l'innocence?....

Cette phrase finale tomba dans un grand silence recueilli. Après que le président ait donné lecture aux jurés des questions qui leur étaient posées, ceux-ci se retirèrent pour délibérer, pendant que, selon l'usage, Gay était emmené hors de la salle d'audience.

La séance fut suspendue. Par une faveur difficilement obtenue, grâce à un ami de la famille de Belmont, maître Bravet, ancien bâtonnier, les deux déshérités parent se rendre auprès du malheureux qui attendait, dans la plus oruelle angoisse, que son sort fut fixé.

Elles s'avaient plus, de reste, la force d'entendre cet arrêt dans la salle et sous les yeux du public. Le chef des jurés se leva alors et, plaçant la main droite sur son cœur, donna lecture de la réponse à la question: L'accusé est-il coupable du crime de faux en écritures publiques et privées? —En son âme et conscience,

devant Dieu et devant les hommes, la réponse du jury est, oui, à la majorité.

Un frémissement eurent dans l'assistance et au milieu de public debout, l'ouvrier réclama: —Nom de nom.... quelles poires!.... Il n'est pas permis de jurer comme ça.... Il n'y a plus de bon sens sur la terre!....

Quand Guy de Belmont s'entendit condamner à dix ans de travaux forcés, il resta, debout, immobile, les yeux dilatés, ne semblant pas comprendre; puis il s'affaissa sur lui-même; et, des rangs les plus proches de la barre, on put l'entendre sangloter. —Pourquoi ne me suis-je pas tué!.... M'être manqué!.... mon Dieu!.... mon Dieu!....

Bien des yeux se mouillaient dans l'assistance, bien des poitrines se sentirent étouffées douloureusement. Le président avait dit sa condamné après la lecture de l'arrêt: —Vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation. Le drame de justice était achevé, le rideau tombait sur le drame, le public s'en allait lentement, échangeant des impressions diverses.

quartier Montmartre, se trouve la rue d'Orsel, parallèle au boulevard Rochechouart.

Au numéro 33 "bis", tout en haut d'une maison neuve, dans un coquet logement comprenant une petite entrée, deux pièces et une cuisine minuscule, mais pourvue d'eau et de gaz, habite la famille Daufour.

Cette famille se compose de Léon Daufour, ouvrier électricien de sa femme Marie et de leur fils Pierre, dit Pierrot, âgé de deux ans.

Le message jout de la considération de tout le quartier; le mari gagne de bonnes journées, la femme est propre et économique, et les voisins s'entendent jamais un mot de dispute entre les jeunes époux; pas même des oris d'enfant, car le petit Pierre a hérité de l'auteur égale et joyeuse de ses parents.

des soldats de plomb auxquels il adresse d'enfantines diacoures.

Et de l'enfant, son regard vif et doux se pose, non sans satisfaction, sur toutes les choses qui l'entourent.

La pièce où elle se trouve est grande et claire, elle donne sur la cour, mais une oour vaste et plantée de deux arbres coiffés-tout, qui lui donnent un faux air de jardin, cette pièce est une salle à manger, qui sert en même temps de salon.

Une carpeite à fleurs couvre le sol parqueté, un buffet de noyer ciré, bien entretenu, fait pendant à une cheminée garnie d'une pendule avec sujet en émail-brosse, de deux flambeaux assortis, de photographies dans des cadres de peluche et de quelques bibelots sans aucune prétention.... artistique.

telle et d'une couverture blanche faite au crochet, patient travail d'une ancienne amie d'atelier de la jeune femme.

—Voilà la robe de bébé saine, dit Marie. Bébé sera beau de mais pour aller promener et assis, tout à l'heure, pour aller dîner chez grand'mère.

—Dîner chez grand'mère, répétait le petit en supprimant les "r" que sa langue se pouvait encore articuler.

—Oui, mais il ne faudra pas salir ta belle robe. —Non, non, salira pas. —Et puis, j'emporterai un tablier pour mettre en arrivant, et la maman ne confiant dans la promesse de son fils. —Oui, Pierrot mettra tablier, et mangera bien sa soupe. —Et alors, il sera de la crème que grand'mère fait si bonne. Pierrot battit des mains. —Bonne crème, bonne crème. Il était cinq heures à la pendule, dont le sujet représentait un troubadour chantant aux pieds d'une châtelaine en hennin et large robe pendante. —Papa ne sera pas là avant six heures; nous allons finir de repasser, il faut bien qu'il ait sa belle chemise blanche, papa. —Comme Pierrot. —C'est cela, comme Pierrot, qui est bien sage et n'empêche pas maman de repasser son linge... Ah! par exemple, qui peut bien venir?.... La sonnette électrique, posée